

MANIFESTATION

ORGANISÉE EN L'HONNEUR DU

Cinquantenaire Professionnel

DE

M. le Dr Baron Léon FREDERICQ

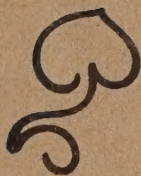
Professeur émérite de Physiologie

M. le Dr Léon BECO

Chef de service honoraire d'Oto-rhino-laryngologie

M. le Dr Paul SNYERS

Professeur émérite de Pathologie médicale
et de Thérapeutique spéciale des maladies internes.



LIÈGE

H. VAILLANT-CARMANNE, IMP. DE L'ACADÉMIE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

—
1931

4970

MANIFESTATION

ORGANISÉE EN L'HONNEUR DU

Cinquantenaire Professionnel

DE

M. le Dr Baron Léon FREDERICQ

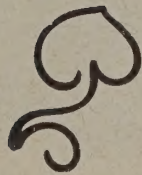
Professeur émérite de Physiologie

M. le Dr Léon BECO

Chef de service honoraire d'Oto-rhino-laryngologie

M. le Dr Paul SNYERS

Professeur émérite de Pathologie médicale
et de Thérapeutique spéciale des maladies internes.



LIÈGE

H. VAILLANT-CARMANNE, IMP. DE L'ACADÉMIE

4, PLACE SAINT-MICHEL, 4

—
1931

4970

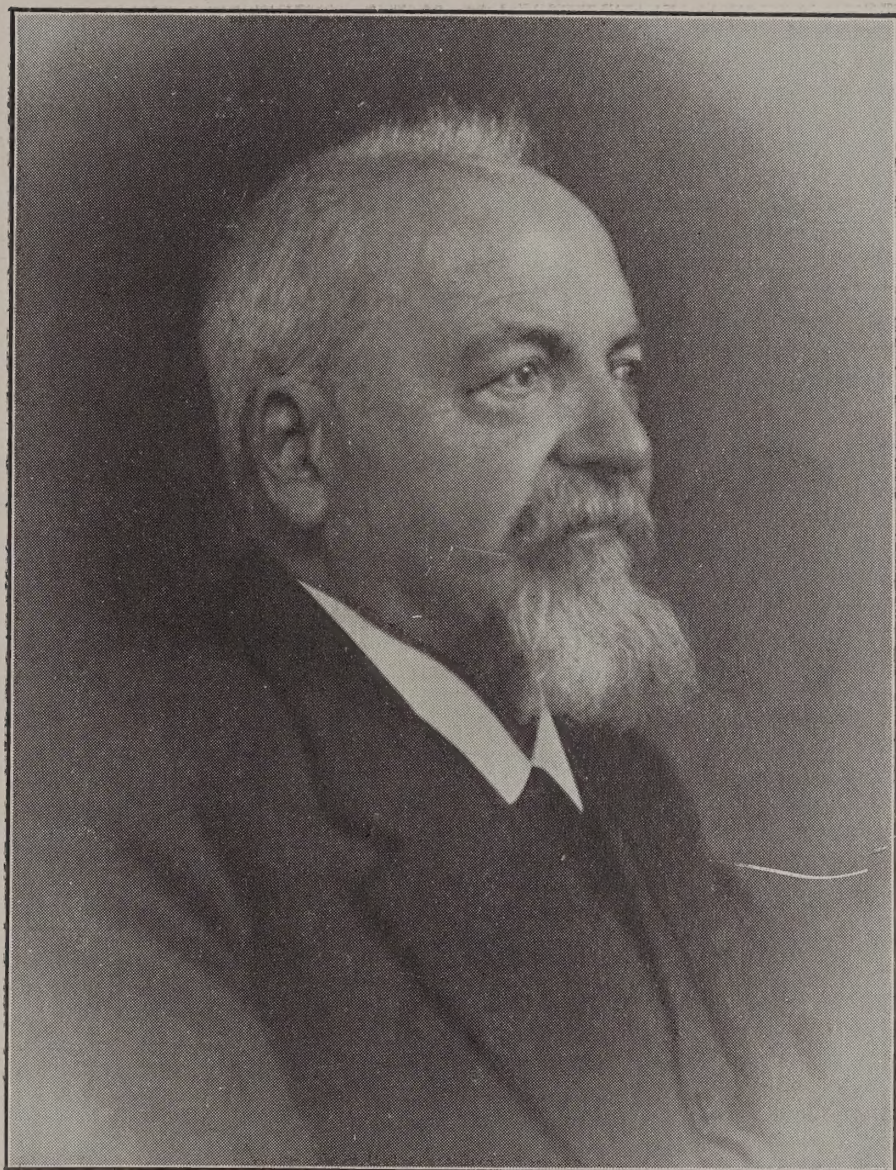
FREDERICO León [1854-1935]

BECCO, León

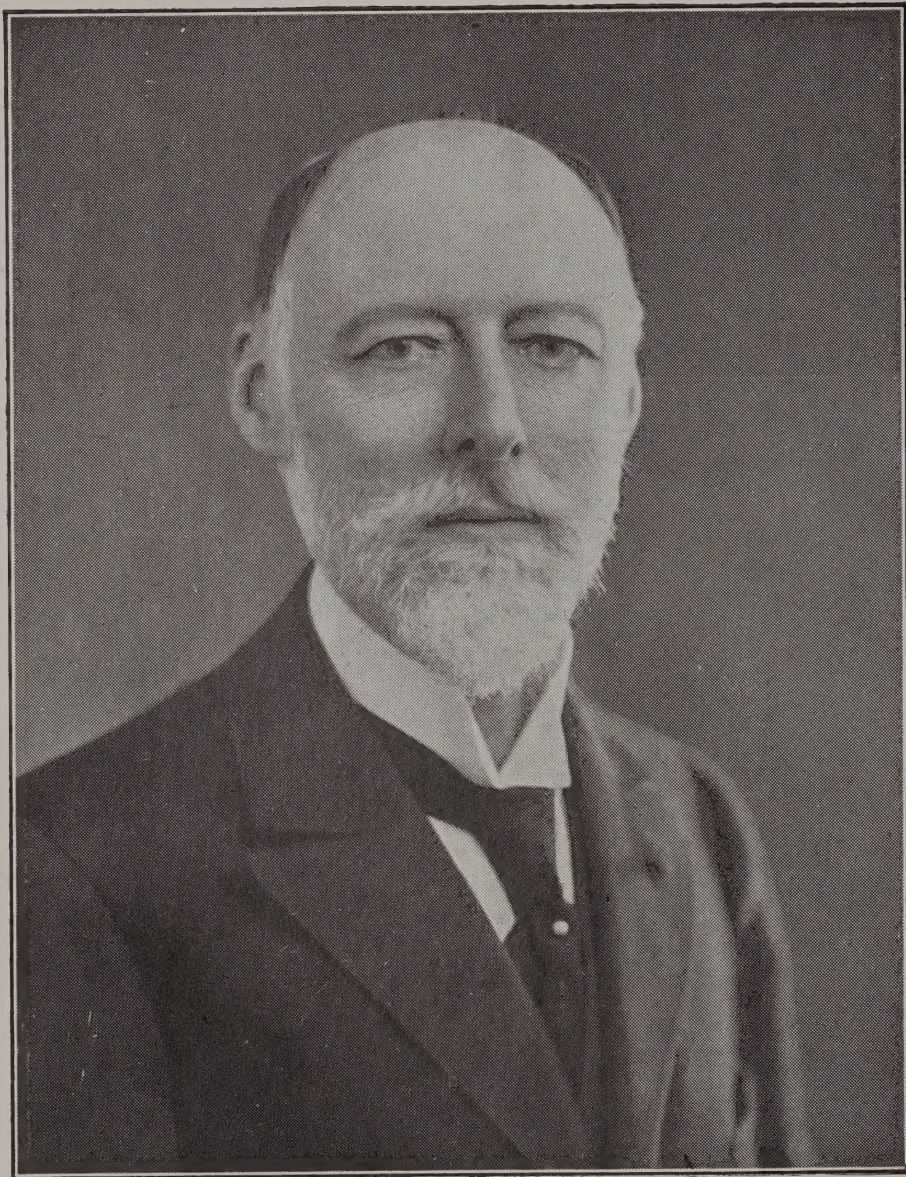
SYMERS, Paul



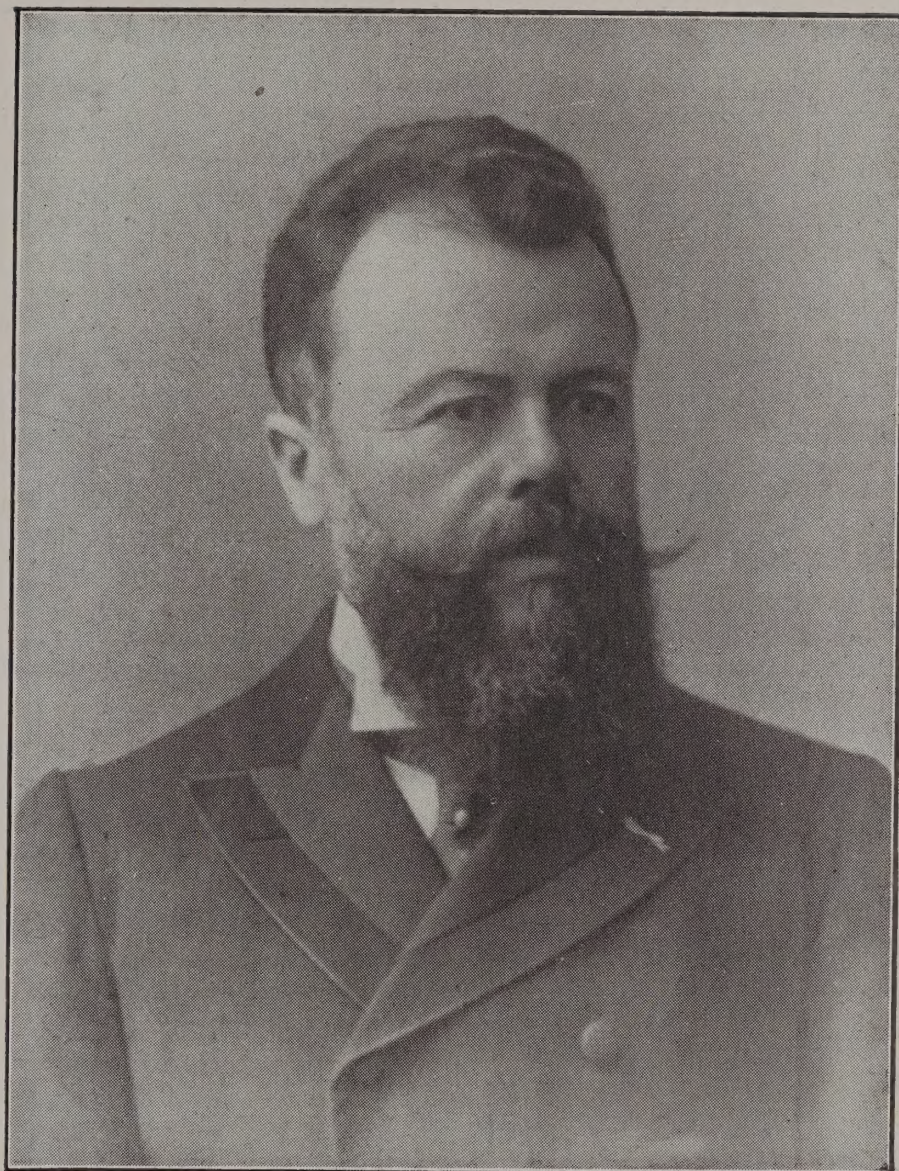
3 11223



Le Professeur émérite Baron Léon FREDERICQ.



Le Docteur Léon BECO.



Le Professeur émérite Paul SNYERS.



MANIFESTATION DU CINQUANTENAIRE PROFESSIONNEL MÉDICAL

(1881-1931)

Sous le Patronage de la Province et de la Ville de Liège
de l'A. U. M. P. L., de l'U. M. L. et de la M. R.

Les Unions médicales professionnelles ont cette année la satisfaction profonde de pouvoir témoigner leur reconnaissance et leur sympathie à trois savants notoires :

le Dr Baron Léon FREDERICQ, professeur émérite de Physiologie,

le Dr Léon BECO, chef de service honoraire d'Oto-rhino-laryngologie,

le Dr Paul SNYERS, professeur émérite de Pathologie médicale et de Thérapeutique spéciale des maladies internes.

Comité d'Honneur

MM. Louis PIRARD, Gouverneur de la Province de Liège,
Xavier NEUJEAN, Bourgmestre de la Ville de Liège,
le professeur DUESBERG, Recteur de l'Université,
le professeur DEHALU, Administrateur de l'Université,
le professeur DE MOOR, Président de l'Académie de Médecine,
le professeur STROOBANTS, Directeur de l'Académie des Sciences,
le professeur NOLF, ancien Ministre des Sciences et des Arts,
le professeur PLUMIER, Doyen de la Faculté de Médecine,
le Dr LACOMBLE, Inspecteur d'Hygiène de la Province de Liège,
le Dr REULEAUX, Président de la Commission Médicale,
le Dr MATTLET, Président d'Honneur de la Fédération Médicale Belge,
le Dr KOETTLITZ, Président de la Fédération Médicale Belge,
le Dr DURRE, Colonel, médecin circonscriptionnaire,
le professeur WEEKERS, Président de la Société Médico Chirurgicale,
Joseph VAN ZUYLEN, Président de la Commission d'Assistance Publique,
le professeur LONAY, Président du Cercle de Botanique,

le Dr BIENFAIT, Président de l'Association des Unions médicales
professionnelles de la Province de Liège,
le Dr LEROY, Président de l'Union Médicale de Liège,
le Dr GILKINET, Président de l'Union Médicale de Huy, Hes-
baye, Condroz.
le Dr PLUYMAEKERS, Président de l'Union Médicale de Verviers,
le Dr DEMARET, Président de la Médico-Rurale,
le Dr DELCHEF, Rédacteur en chef du *Scalpel*,
le professeur BROUHA, Rédacteur en chef de *Liège Médical*,
le Dr GUILLOT, Rédacteur en chef du *Bulletin de l'A. U. M. P. L.*

Comité Organisateur :

A. BIENFAIT, J. BRAHY, J. CORIN, E. CORNET, M. DALLEMAGNE,
A. DE FALLOISE, P. DELAVA, DELEIXHE, J. DEMARET, G. GILKINET,
P. LE JEUNE, R. LEDENT, P. LE MAIRE, A. LEROY, C. LIAGRE,
H. LAMBINON, M. LOMBART, C. THIBERT, M. WALLE et G. WEIS-
GERBER.

Le jubilé de nos trois vénérés confrères, les professeurs baron Léon Fredericq et Paul Snyers et le docteur Léon Beco, chef de service honoraire des hôpitaux de Liège, s'est déroulé le 14 juin 1931 dans une atmosphère d'enthousiasme et de cordialité. La salle académique de l'Université était envahie par de nombreux médecins parmi lesquels les représentants des Associations professionnelles de la province de Liège : l'Union médicale liégeoise la Médico-Rurale, le Cercle Huy-Hesbaye-Condroz et le Cercle médical de Verviers.

Les Discours

Discours de M. le Dr Bienfait

Monsieur le Gouverneur,
Mesdames, Messieurs,

L'an dernier nos Unions ont fêté les professeurs et les médecins ayant à cette époque cinquante années de pratique professionnelle ; ils étaient nombreux et nous avons pu admirer leur santé toujours florissante et la verveur de leur esprit.

Nous avons gardé le souvenir de cette belle manifestation, admirable de cordialité et de bonne humeur ; nos aînés se sont sentis rajeunis en se trouvant parmi nous et nous-mêmes nous avons compris que le travail, l'étude et même la fatigue sont à la fois des facteurs bienfaisants et les meilleurs garants d'une vie longue et heureuse. Le rappel de leur vie laborieuse et de leur dévouement exalte notre courage et notre énergie ; les respecter, leur rendre hommage, est un sentiment noble qui élève les cœurs et nous rend meilleurs.

C'est une tâche particulièrement agréable qui m'est dévolue, d'être le porte-parole des médecins de la province de Liège pour féliciter cette année trois notabilités médicales et pour les remercier de l'exemple qu'ils nous donnent d'une vie laborieuse consacrée à l'avancement de la science et au soulagement de l'humanité.

Je suis heureux de leur dire que leurs excellentes leçons ne sont pas restées infructueuses, que, au contraire, nous en avons tous fait notre plus grand profit.

Je n'en veux comme preuve que la réussite de cette belle fête : aussitôt qu'elle fut annoncée, de tous les points de la province et même du pays nous avons reçu des encouragements et un nombre vraiment impressionnant d'adhésions.

Monsieur le Gouverneur, Monsieur le Bourgmestre, le Collège Communal, l'Académie de Médecine, et la Classe des Sciences, les autorités académiques, la Fédération médicale belge, la Presse médicale et la Presse quotidienne ont répondu immédiatement à notre appel et nous nous faisons un devoir de remercier tous et chacun de l'aide précieuse qu'ils nous ont apportée.

Mesdames, Messieurs,

En 1879, Théodore Schwann, l'illustre savant qui décrivit la cellule animale, prenait sa retraite ; il était professeur de physiologie à l'Université de Liège. Appelé à faire des propositions pour la désignation de son successeur, il arrêta son choix sur un jeune travailleur d'avenir, Léon Fredericq, alors préparateur à la Faculté des Sciences de Gand.

Léon Fredericq, à la fois docteur en sciences et docteur en médecine, venait en outre d'obtenir le titre de docteur spécial en Sciences physiologiques à la suite d'un mémoire très remarquable « sur la constitution du plasma sanguin ». De plus, il avait à son actif les travaux qu'il avait effectués sous l'œil des grands maîtres : Hoppe-Seyler, Paul Bert, Marey, Dubois-Reymond. Tant de titres le montraient d'une façon évidente comme le plus apte à occuper la chaire de physiologie et à continuer la tradition de travail persévérant et de haute probité scientifique de son prédécesseur.

Mesdames et Messieurs, tous les médecins sortis de notre Alma Mater depuis cette époque, ont encore présente à l'esprit la façon parfaite et attachante dont le cours de physiologie était donné : cet enseignement était clair et démonstratif, et, chose remarquable, l'expérience la plus délicate à réaliser était reproduite en plein cours avec un succès parfait.

Le cours de physiologie est d'une importance extrême, c'est une base,

un fil conducteur qui permet dans la suite de se diriger dans les ténèbres de la pathologie et d'ouvrir la voie à la thérapeutique. Vous l'avez admirablement compris dès l'abord, Monsieur le Professeur, et vous avez mis tous vos soins à faire saisir et bien assimiler par vos élèves ces données fondamentales. Je me fais leur interprète à tous pour vous en témoigner notre vive reconnaissance.

Nombreux ont été les jeunes gens avides de travailler sous votre direction. La plupart d'entre eux ont acquis par la suite des situations enviabiles. Je me bornerai à citer, après le docteur Schleicer qui l'un des premiers décrit la kariokynèse, la pléiade de professeurs distingués qui ont acquis dans votre laboratoire l'amour de la science et du travail assidu : les professeurs François Henrijean, Gabriel Corin, M. le Ministre Pierre Nolf, Léon Plumier, Jacques Roskam, Albert Hogge et enfin Henri Fredericq qui marche sur vos traces et auquel nous présageons un brillant avenir.

Mesdames, Messieurs,

Au début, le laboratoire de physiologie, installé dans les anciens bâtiments universitaires, était un boyau auquel on accédait par de mauvais escaliers, et qui avait été agrandi tant bien que mal par une construction de fortune recouverte de carton bitumé.

C'est dans ces conditions déplorables que le maître nous initiait au maniement des appareils et aux manipulations de la chimie physiologique. Ces locaux obscurs malsains et trop exigus furent enfin abandonnés et le professeur eut la joie de pouvoir créer un Institut spécial bien étudié, bien aménagé ; cet Institut, vous le connaissez tous, il s'appelle à bon droit « l'Institut Léon Fredericq ». Le congrès international de 1892 y tint ses séances, et les savants du monde entier ont admiré l'heureuse combinaison des locaux, de l'amphithéâtre, des salles claires et spacieuses et aussi les collections instructives qui s'y trouvent conservées.

L'œuvre de Léon Fredericq est des plus considérables. Outre un excellent traité de physiologie qui en est à la huitième édition, et qui reflète en grande partie des recherches personnelles, elle comprend une quantité de volumes relatant les travaux exécutés en laboratoire, et qui remplissent tout un rayon de bibliothèque.

Résumer même très rapidement les principaux de ces travaux sur la circulation, la respiration, le cœur, le système nerveux, la calorimétrie et le reste, m'entraînerait tellement loin que je dois y renoncer.

Je me permettrai seulement de souligner quelques points pour montrer que les découvertes de la science pure finissent toujours par trouver une application pratique.

Les premières études sur la pression sanguine ont beaucoup contribué à mettre fin aux abus de la saignée qui constituait une des bases de la thérapeutique d'alors.

La découverte du fibrinogène dans le sang et l'étude de la coagulation nous permettent aujourd'hui de comprendre et de traiter l'hémophilie.

Les notions du vide pleural virtuel et de l'élasticité pulmonaire sont actuellement journellement utilisées dans la thérapeutique par le pneumothorax artificiel.

L'étude approfondie de la physiologie du cœur et des vaisseaux nous a apporté de grandes clartés pour comprendre la pression sanguine et le rôle si important des vaso-moteurs.

Léon Fredericq a contribué pour la plus grande part à fonder la théorie myogène de la contraction cardiaque et l'électrocardiographie commence à rendre des services en clinique.

Enfin, ainsi que le disait le professeur De Moor à l'inauguration des nouveaux Instituts de l'Université de Bruxelles, c'est à Léon Fredericq que

l'on doit la première notion des hormones, en l'espèce l'acide carbonique, dont l'action sur le centre respiratoire a été si bien démontrée par l'élégante expérience de la circulation céphalique croisée.

Le professeur Léon Fredericq, nous l'avons dit, n'est pas seulement médecin, mais aussi docteur en sciences naturelles. C'est un observateur perspicace qui recherche constamment la cause des phénomènes. C'est à lui que l'on doit la découverte de l'autotomie, particularité singulière que présentent les orvets, les crabes et d'autres animaux, de se séparer par un réflexe puissant de leur extrémité ou de leur membre saisi par un ennemi. Jusqu'alors, on avait cru logique d'admettre qu'il s'agissait simplement de la perte par arrachement mécanique d'un organe peu résistant. C'est là, au contraire, un moyen de défense en quelque sorte voulu et délibéré.

Voici une autre découverte due à cet infatigable chercheur. On sait que le fer est le support habituel de l'oxygène nécessaire à la respiration, tant chez les plantes que chez les animaux, soit qu'il s'agisse de la chlorophylle ou de l'hémoglobine, mais, chose curieuse, chez le poulpe, le homard, et d'autres invertébrés, le sang qui est incolore devient bleu par la respiration. Comment cela est-il possible ? Le docteur Fredericq trouva la solution de l'énigme. Ce phénomène est dû à ce que chez ces animaux, ce n'est pas le fer qui est le support de l'oxygène, mais, chose bien imprévue : le cuivre.

Les touristes qui visitent la haute Belgique peuvent, à l'occasion, rencontrer dans la fagne un homme robuste vêtu mi à la chasseur, mi à la boy-scout et pataugeant dans la tourbe ; il marche incliné vers le sol à la recherche, parmi les joncs et les sphaignes, de plantes et d'animaux rares. Vous l'avez deviné, c'est le professeur Fredericq qui utilise ainsi les loisirs de son éméritat, grâce à une santé merveilleuse qui lui permet de braver les intempéries.

Il affectionne la fagne, ses grands horizons, sa solitude mélancolique et pleine de poésie. Il a publié un guide du promeneur et du naturaliste à l'usage des visiteurs du district de Malmédy ; c'est une merveille du genre, pas un renseignement n'y manque.

La fagne belge est une région du plus grand intérêt aux points de vue à la fois météorologique, géologique, botanique et zoologique. Aussi notre Université n'a-t-elle pas manqué d'installer entre la baraque Michel et le mont Rigi un laboratoire d'études. Fredericq y a fait des découvertes remarquables, notamment le *Colias Palaeno*, joli papillon jaune aux ailes bordées de noir et vivant exclusivement dans les régions froides. Il est établi que nous possédons ici, chose presque invraisemblable, une faune et une flore alpines qui ne peuvent être qu'un souvenir lointain de la période glaciaire, car vraisemblablement un glacier en forme de calotte a recouvert cette région.

Il y a là-bas une multitude d'insectes et de plantes que la chaleur de la plaine empêcherait de vivre, ce qui confirme bien ce que nous disions il y a un instant.

Hier encore, notre vénéré jubilaire s'y trouvait encore, à la recherche d'une orchidée rare, le *gymnadénia albida*. Nous lui savons gré d'avoir bien voulu répondre à notre appel et, interrompant son sport favori, d'être descendu de cette altitude pour se joindre à nous ce matin.

Mon cher professeur, des voix autrement autorisées que la mienne ont exalté maintes fois vos mérites.

Lors de votre éméritat, une manifestation grandiose réunit dans cette même salle académique les autorités et les savants les plus illustres de Belgique, de France et des autres pays, auxquels se sont joints vos élèves, anciens élèves et amis, tous venus pour vous fêter et rendre hommage à vos brillantes qualités.

Il y a deux ans, ce fut l'Académie qui célébra votre cinquantenaire d'aca-

démicien. Aujourd'hui, plus modestement, ce sont les praticiens de l'art de guérir qui vous témoignent leur admiration et leur reconnaissance.

La Belgique peut être fière de vous qui avez porté la renommée scientifique de notre pays et de l'Université de Liège jusqu'aux capitales les plus éloignées. A vos titres de membre de notre Académie de médecine et de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique et de Docteur Honoris causa de l'Université de Bruxelles, se sont ajoutés en effet ceux de membre correspondant de l'Institut de France, de membre associé de l'Académie de médecine de Paris, de l'Academia de Lincei, de la British medical Association for Medicine and science, des Académies de Rome, de St-Petersbourg et, aussi, de diverses Universités américaines; outre cela vous êtes encore docteur Honoris causa des Universités de Groningue, de St-André, de Lausanne, de Lyon, de Toulouse.

Le Roi, dont la culture élevée et l'intelligence supérieure apprécient à leur valeur le travail scientifique et ses répercussions lointaines, le Roi vous a donné des preuves éclatantes de sa haute estime en vous nommant Grand Officier de l'Ordre de Léopold et en vous créant Baron.

Nous sommes heureux qu'il nous soit donné de vous exprimer publiquement, la satisfaction profonde que nous a causée ce beau geste royal si bien mérité; c'est pour nous une joie extrême de voir la science, que vous représentez si dignement, être honorée par la plus haute Autorité du pays comme la chose la plus nécessaire au progrès de la civilisation.

Monsieur le Gouverneur,
Mesdames et Messieurs,

M. le professeur Paul Snyers est fils et petit-fils de médecin, Son grand-père, qui prit part aux grandes batailles de l'épopée napoléonienne, était docteur de la Faculté de Paris. Quant à son père, il professait à Liège même, où il s'était acquis une situation enviable. C'est dire que Paul Snyers avait une prédisposition héréditaire à s'intéresser aux sciences médicales.

Il fut un brillant élève de notre Université.

Après avoir conquis tous ses grades académiques haut la main, il entra comme préparateur au laboratoire d'Anatomie-pathologique du professeur Charles Firket.

Chacun se souvient avec quel soin méticuleux Charles Firket pratiquait ses autopsies, examinant méthodiquement tous les organes, en démontrant d'une façon lumineuse les lésions et les troubles, et vérifiant ainsi les diagnostics posés à la clinique.

Après cette excellente préparation, Paul Snyers devint chef de clinique et ensuite, assistant du professeur Masius, dont la plupart d'entre nous se rappellent la tête expressive, les yeux brillants de perspicacité, l'abord sévère et quelque peu intimidant.

Ses études terminées, Snyers fit un stage dans les Universités étrangères, notamment chez Bamberger à Berlin et chez Stricker à Vienne. Dans cette dernière ville il étudia d'une façon spéciale l'urémie dans le laboratoire de chimie physiologique de Ludwig.

Les fonctions rénales présentent encore actuellement bien des mystères, mais, à cette époque, c'était un champ presque inculte à défricher. Il fallait d'abord chercher à y mettre de l'ordre: ce fut l'objet d'un mémoire présenté au concours universitaire pour la période 1883-1885, sous le titre de « Pathologie des néphrites chroniques ». Ce mémoire fut couronné et son auteur proclamé, comme on disait alors « lauréat du concours de l'enseignement supérieur, classe des sciences médicales ».

Dans cette étude, le docteur Paul Snyers, très au courant de la bibliographie et fort de travaux personnels de clinique et de laboratoire, mit bien en valeur les entités de la néphrite parenchymateuse et de la néphrite inters-

titielle. Au point de vue objectif, il distingua la néphrite chronique hémorragique, le gros rein blanc, le petit rein blanc granuleux et le rein contracté.

Par ses observations au microscope, il fit voir l'identification fondamentale dans la plupart des cas, du processus pathologique débutant par les épithéliums et les glomérules, le tissu conjonctif prenant part à l'inflammation d'une façon secondaire et les vaisseaux se comportant comme le tissu conjonctif sauf dans les cas d'artérite primitive.

Nous devons au docteur Paul Snyers les premières études faites en Belgique sur l'action de l'antipyrine, de la phénacétine et des médicaments analogues qui actuellement sont universellement employés en thérapeutique.

Ses divers travaux lui ont donné une belle notoriété et lui ont valu d'être nommé membre correspondant des sociétés de médecine d'Anvers, de Gand, de la Société Royale des sciences naturelles et médicales de Bruxelles, des Société de Médecine de Strasbourg, de Lisbonne et de St-Petersbourg.

En 1898, le professeur Vanlair, titulaire du cours de pathologie et de thérapeutique spéciale des maladies internes, prit sa retraite. C'était un praticien remarquable, dont les avis étaient de vrais oracles devant lesquels tout le monde s'inclinait : il était l'auteur d'un ouvrage qui témoignait de ses vastes connaissances.

Reprendre une telle succession, était chose périlleuse. Je n'étonnerai personne en disant que le choix se porta immédiatement et sans hésitation sur Paul Snyers, et l'on n'eut, Dieu merci pas à s'en repentir, car jamais choix ne fut plus heureux. Grâce à son esprit éminemment pratique et à des aptitudes pédagogiques peu communes, il sut rendre facilement accessible à l'esprit de ses élèves, cette matière immense, complexe et touffue de la pathologie et de la thérapeutique, des maladies internes. Il en dégagait les points essentiels et les idées directrices, et en empruntant aux collections anatomo-pathologiques les pièces qui pouvaient servir à illustrer son cours, il partit de ce principe que l'on ne retient bien que ce que l'on a vu par soi-même.

En 1902, le docteur Paul Snyers fut promu au grade de professeur ordinaire. Ses collègues, élèves et amis, au nombre desquels je citerai spécialement Marcel Dallemagne, Paul Le Maire, Constant Thibert, organisèrent en son honneur, à cette occasion, une manifestation particulièrement réussie, la remise de son portrait dû au pinceau de l'artiste talentueux Joseph Ubaghs, lui en a laissé un souvenir tangible.

En 1906, le professeur Snyers participa au grand congrès de Munich. Il y discuta, en langue allemande, la question du pouls lent permanent et je me souviens qu'à son retour, il exposa à la Société médico-chirurgicale les premières données de ce que l'on a appelé depuis « le cœur périphérique », autrement dit la contractilité régulatrice du réseau artério-capillaire.

Quelques années plus tard, il obtenait un véritable succès au Congrès français de médecine, où il reçut les félicitations du professeur Lépine.

En récompense des services rendus à la Faculté de médecine, par celui que nous fêtons en ce moment, le Gouvernement lui attribua la Croix d'Officier de l'Ordre de la Couronne et celle d'Officier de l'Ordre de Léopold.

Le professeur Snyers, aimé des Dieux, a pu pratiquer la médecine en amateur et se réserver une clientèle de choix, peu nombreuse mais triée sur le volet. Ce n'est pas à dire qu'il se désintéresse de la profession médicale, elle a au contraire toutes ses sympathies : je n'en veux donner comme preuve que le fait qu'il compte parmi les grands bienfaiteurs de la Caisse de prévoyance et de secours du corps médical organisme fondé par les confrères Charles et De Jace, et qui mérite d'être connu davantage.

Mon cher professeur, je suis certain d'être l'interprète de tous vos confrères en vous disant combien ils vous estiment et combien ils souhaitent que vous

restiez de longues années encore, le confrère vaillant, actif, plein de vie et de santé qu'ils ont le plaisir de congratuler aujourd'hui.

Je suis aussi l'interprète des nombreux élèves que vous avez guidés en vous disant le souvenir vivace que vous leur avez laissé. D'aucuns m'ont, fait de vous le plus bel éloge qui puisse sortir de la bouche d'un étudiant. en disant que passer un examen devant vous était un véritable charme. Ce trait que je me plais à rappeler, dénote la bienveillance de votre caractère autant que l'excellence de votre enseignement. Soyez-en en leur nom, cordialement remercié.

Monsieur le Gouverneur,
Mesdames, Messieurs,

Ce fut un sujet d'étonnement pour beaucoup d'apprendre que le docteur Léon Beco, chef de service honoraire à l'hôpital des Anglais, avait cinquante années de pratique médicale, lui auquel on donnerait plutôt cinquante ans d'âge, lui que nous voyons arriver à nos séances avec l'allure élégante d'un jeune homme et y prendre part à toutes les discussions avec un entrain, une animation et un esprit d'à-propos que de plus jeunes pourraient lui envier.

Il y a bien des années de cela, c'était en 1880, deux services chirurgicaux parallèles existaient dans le vieil hôpital de Bavière. C'étaient le service universitaire dirigé par le professeur Gussembauer et le service des Hospices civils dirigé par les docteurs Hicguet et Lebeau, lesquels étaient aidés par un interne d'avenir : Léon Beco.

En 1880, peu avant la grande épidémie de fièvre typhoïde, les Hospices transformèrent le vieux collège des Jésuites anglais, sis au quartier de l'ouest, bâtiment qui, depuis la révolution française servait d'école et de dépôt de pyrotechnie. Ils l'aménagèrent et le convertirent en hôpital. Cette transformation permit de dissocier les deux services jusque là réunis dans l'hôpital d'Outre-Meuse, et c'est ainsi que le docteur Beco fut, dès l'origine, attaché à l'hôpital des Anglais, Bavière restant affecté aux cliniques universitaires. C'est là qu'il fournit sa longue et laborieuse carrière, jusqu'au moment où il prit sa retraite.

Les docteurs Hicguet et Lebeau avaient étudié à Paris les méthodes antiseptiques découvertes par Lister. Sous leur direction habile et consciencieuse, Beco fit, pendant plusieurs années de la bonne chirurgie, après quoi il passa dans le service de médecine dirigé par le docteur Collard.

La consultation de l'hôpital était toujours abondamment fournie, car à cette époque les mutuelles n'existaient pas encore, les dispensaires pour tuberculeux étaient inconnus et les assistés de la bienfaisance publique étaient légion. Aussi les touseurs, les angineux voire même les malades atteints de surdité formaient un groupe impressionnant parmi la clientèle de l'hôpital. Le docteur Beco, las de prescrire des potions expectorantes et de la poudre de Dower et mû par son esprit d'initiative, se munit de miroirs et de speculums, instruments alors nouveaux, à l'aide desquels, suivant le conseil judicieux du docteur Lebeau, il se mit en devoir de soigner méthodiquement ses malades.

Le docteur Beco était plein d'ardeur ; mais, conscient à cette époque lointaine, de son inexpérience dans un domaine d'ailleurs nouveau de l'art de guérir, il se rendit auprès de ses aînés plus avancés dans la carrière, chez Delscanche à Bruxelles et chez Lermoyer, Lubet-Barbon, Henri Chatelier-Luc à Paris, et bientôt la spécialité oto-rhino-laryngologique fit son apparition à Liège.

Il faut se reporter en esprit au siècle dernier pour comprendre comment tout était à faire dans ce domaine ; les choses les plus banales aujourd'hui étaient alors nébuleuses et passaient même inaperçues.

Beaucoup d'entre nous peuvent se souvenir d'une séance de la médico-chirurgicale où Beco fit une conférence sensationnelle : il parla des végétations adénoïdes. Personne à Liège ne connaissait cela, ce fut une révélation. Sans doute, on opérait l'hypertrophie des amygdales parce qu'il était aisé de les voir, mais des adénoïdes cachées dans le cavum, qui eût jamais deviné leur existence ? Actuellement il n'en est plus ainsi. Cette affection, des plus fréquentes a depuis longtemps été dépistée et il n'est pas une mère de famille même dans la classe populaire qui ne la connaisse. Qui nous dira le bien réalisé par un tel progrès pour des milliers d'enfants auxquels il est permis maintenant de respirer à l'aise et dont, par voie de conséquence, le corps et l'intelligence peuvent se développer régulièrement et sans entrave ?

Grâce à son excellente préparation due à un double stage dans un service chirurgical d'une part, et dans un service médical d'autre part, grâce aussi au service qu'il fit dans les crèches où il donna ses soins aux enfants pendant une trentaine d'années, le docteur Beco est devenu un « as » dans la spécialité et il a acquis la notoriété que nous lui connaissons tous.

Le redressement de la cloison, l'ouverture des sinus, l'enlèvement des osselets sont pour lui choses courantes ; buriner une mastoïde au dixième de millimètre en évitant le nerf facial et le sinus latéral sont de ses coups de maître. Le docteur Louis Lenger, qui s'y connaît en chirurgie, disait : « Léon Beco opère avec la délicatesse et le doigté qu'y mettrait une demoiselle » et c'est là, à mon sens, le plus bel éloge que l'on puisse lui décerner.

Nombreux sont les jeunes médecins qui se sont initiés dans le service oto-rhino-laryngologique de l'hôpital des Anglais ; plusieurs d'entre eux y ont vraiment appris leur métier et sont devenus à leur tour d'excellents opérateurs.

Lorsque le docteur Collard se retira, le titre de chef de service de médecine revenait de droit au docteur Léon Beco. L'accepter, ce n'était pas seulement prendre une lourde charge, ce qui n'eût pas été pour l'effrayer, mais c'était changer d'orientation et négliger une entreprise des plus prospères. La Commission des Hospices le comprit ; elle rendit autonome le service d'oto rhino-laryngologie qui jusque là, avait été bénévole.

L'œuvre du docteur Léon Beco est considérable. Elle compte plus de cinquante études et travaux, *Les Annales de la Société Médico-chirurgicale*, le *Scalpel*, *Liège-Médical*, la presse Oto-rhino-laryngologique fourmillent de communications, les unes particulièrement descriptives de cas curieux, les autres, d'un caractère plus spécialement pratique, décrivant et discutant des procédés opératoires ou encore mettant au point les questions qui intéressent les médecins internistes dans la clientèle journalière. Il est, en effet, des cas ne nécessitant pas une technique ou une habileté particulière mais qui ont de l'importance, soit qu'il s'agisse simplement de soulager le malade, soit encore qu'il faille le prémunir contre des complications dont la gravité peut être très grande.

Le docteur Beco ne s'intéresse pas seulement aux questions scientifiques, mais il a également à cœur la déontologie. Depuis toujours il fait partie de nos Unions où se débattent parfois des questions d'ordre professionnel bien épineuses, il nous aide à les résoudre par les conseils judicieux que lui dicte sa longue expérience.

Je m'en voudrais de passer sous silence les services signalés qu'il rendit à ses concitoyens pendant la guerre. Dans cette époque troublée, un grand nombre de médecins avaient suivi l'armée, d'autre part, les hôpitaux occupés par l'ennemi étaient désorganisés, il était urgent d'aviser : c'est alors que Beco entreprit sous l'égide du Comité National, avec le professeur Bourgeois, un service provincial de soins médicaux. Cette œuvre difficile mais bien conduite, donna des résultats inespérés et le Gouvernement témoigna sa

grande satisfaction à ces dévoués philanthropes en leur octroyant la Croix d'Officier de l'Ordre de la Couronne avec étoile.

Le docteur Léon Beco peut dire, paraphrasant un mot célèbre : « Je suis médecin et rien de médical ne m'est étranger ». Il en donna une preuve de plus en appelant à l'existence la Société coopérative d'assurance « La Médicale » fondée en 1900 par une vingtaine de médecins avec un conseil d'administration dont il fut le premier président. Cette société, devenue depuis anonyme, encaisse plus de quatre millions ; elle a étendu son champ d'action jusqu'en France, assure 20.000 membres du corps médical et est intervenue dans 1200 cas de responsabilité civile professionnelle.

Mon cher Beco, permettez-moi de vous le dire au risque de blesser votre grande modestie, vous êtes un merveilleux vulgarisateur, car, si, il y a quelques années, des cours de perfectionnement furent entrepris par une série de confrères sur l'oto-rhino-laryngologie, la pédiatrie, la physiothérapie, les affections du système nerveux et même la dentisterie c'est à vous que nous en devons l'impulsion première.

Vous occupez une place d'honneur au sein du corps médical liégeois ; il possède en vous un admirable exemple de conscience et de dignité professionnelles, de bienveillance et de courtoisie. Puisse-t-il vous conserver de longues années encore, toujours aussi jeune, aussi vaillant, aussi insensible aux atteintes de l'âge.

Mesdames et Messieurs,

Au nom de tous les souscripteurs nous remettons à nos chers jubilaires, en souvenir de la fête d'aujourd'hui, une médaille artistique due au ciseau délicat du sculpteur Pierre Theunis ; elle représente « la Maturité », symbole des acquits intellectuels et moraux de leur laborieuse carrière.

Monsieur le Gouverneur de la Province, M. Pirard, prend ensuite la parole pour féliciter les jubilaires et remet à M. Léon Beco la rosette d'Officier de l'Ordre de Léopold.

Au nom du Comité, M. le Dr Lambinon offre à Madame Paul Sneyers une magnifique gerbe de fleurs.

Au nom de l'Académie de Médecine, le professeur Henrijean prononce le discours suivant :

Discours de M. le Professeur Henrijean

Combien en est-il parmi ceux qui m'entourent qui se demanderont à quel titre ce vieillard à cheveux blancs prend la parole pour fêter aujourd'hui les jubilaires et sachant que c'est au nom de l'Académie de Médecine, penseront qu'on a choisi un des aînés de ceux que l'on fête pour honorer leur science, leur savoir et leur vie... Ce n'est point là cependant la raison. C'est simplement parce que ce vieillard chenu fut l'élève de l'un des trois jubilaires qu'il fut choisi et c'est pour cela aussi qu'il accepta avec grande joie la mission qui lui permettait d'évoquer tant de souvenirs heureux ! Mon cher M. Fredericq, je fus votre élève il y a si longtemps déjà que votre belle mémoire seule peut invoquer avec précision les souvenirs que mon cœur a pieusement gardé... Je me rappelle avec émotion le moment où le jeune maître précédé d'une réputation d'expérimentateur extraordinaire vint donner à côté de Schwann, le célèbre physiologiste qui avait découvert la cellule, une partie du cours de physiologie... et je revois avec une netteté singulière le long couloir dans lequel on entrait par la fenêtre transformée en porte et que l'on appelait sans sourciller « le laboratoire ».

Une moitié de cette porte était immobilisée et c'était le seul point où l'on, pouvait placer un microscope et recevoir un peu de lumière... Vous eûtes

par la suite, à votre disposition un baraquement de planches fort semblable aux baraquements d'après-guerre, moins grand que votre actuelle installation à la baraque Michel... Ce fut le grand laboratoire... mais quel progrès à cette époque, quand on se rappelle que Schwann découvrait la cellule sur la tablette de la fenêtre de sa chambre à coucher de la maison du Quai de l'Université.

C'était l'époque héroïque pourrait-on dire et je me souviens de cette parole du vieux maître me disant avec son accent germanique : « Il vaut mieux une bonne idée qu'un beau laboratoire !... ». Comme dans le mirage du lointain cette période apparaît belle et comme l'enthousiasme des 20 ans met de chaudes couleurs sur les choses !... Je me rappelle comme si elle était d'hier cette première expérience à laquelle j'assistais où vous étudiez la signification des courbes multiples des ondes du pouls..

Vous m'aviez en ce moment donné à faire des recherches sur les globulines de l'œuf, les jaunes de l'œuf abandonnés à Dominique, garçon et régent du laboratoire en même temps que concierge, servaient à la fabrication d'omelettes pantagruéliques dont le parfum montait dans tout le bâtiment...

Après ces recherches, ce fut l'éclosion magnifique de votre œuvre... fruit de l'incessant labeur de l'admirable ouvrier de la science que vous avez été !... J'ai souvent pensé en méditant sur cette œuvre à cette page de Suarès disant : Etre un avec soi-même, tout est là. Dans une vie le tout est de faire l'unité de soi. Comme vous l'avez faite cette unité ! Et comme elle est demeurée jeune votre âme ! « Entre tous les éléments divers et qui se contraignent c'est la puissance du moi qui fait l'ordre, l'évolution a mis en nous tous les anges d'Ormuz et tous les démons d'Arrhiman..., il faut les accorder », comme vous les avez accordés, ô mon cher maître, dans votre admirable vie faite de sagesse, de volonté et de constance et quel beau soir de vie que le vôtre, pareil à ceux que vous avez là-haut sur le plateau glacier où vous avez planté votre tente, sous le grand ciel, sur le champ mauve des bruyères... dans le grand vent qui passe et vous parle de l'évolution de la terre et des mystères de la vie... C'est avec un grand respect et la même pensée qui me remuait quand je vous voyais courbé sur le sujet d'une expérience que je m'incline aujourd'hui devant celui qui le premier me révéla les joies de la recherche et dont le long et patient labeur éclaira tant de problèmes physiologiques. En vous félicitant les paroles du poète me reviennent à la mémoire. Noilhac, dans son livre sur Rome évoquant sa jeunesse, dit :

Malgré les lourdes lois sous lesquelles tu vis
Le courage et l'espoir ne te seront ravis
Que si tu laisses un jour, par dédain ou faiblesse,
S'éteindre à tout jamais les lois de ta jeunesse.
Et si tu ne sais plus, à leur appel puissant,
Dans l'écho de ton cœur en retrouver l'accent
Pour l'aider à garder ton rang parmi les sages,
Reprends ce livre heureux et relis-en les pages...

Vous les avez relues maître... et les lisez encore... Aujourd'hui nous les relirons pour suivre votre exemple.

Mon cher M. Beco, vous êtes mon aîné me dit-on. Je n'en crois rien n'ayant pas vu votre extrait de naissance.

Au nom de tous ceux qui vous connaissent je vous apporte des félicitations : vous aussi, vous avez eu une belle et noble vie et vous avez bien mérité, de la science et de la patrie, l'honneur qui vous est fait aujourd'hui...

Ceux-là qui œuvrent patiemment, constamment comme vous l'avez fait ont droit qu'on dise la gratitude des hommes. Vous avez, le premier à Liège, donné à la spécialité à laquelle vous vous êtes consacré cette ampleur et cette base scientifique qui lui donnent aujourd'hui son importance. Vous avez

enseigné, vous aussi, dans vos services hospitaliers et nombreux sont ceux qui vous doivent une partie de leur savoir clinique. Vous avez lutté pour la vérité et pour le progrès en apôtre et le bien que vous avez fait est considérable... L'Académie en vous adressant, par ma voix, ses félicitations met dans son geste quelque chose qui pourrait bien être un regret.

Mon cher Snyers, à vous aussi j'adresse après tout ce qui a été dit mes cordiales félicitations et celles de l'Académie. Vous avez été, comme on l'a dit, le professeur consciencieux et instruit mais vous fûtes le premier Full Times car vous avez, pour faire tout votre devoir, abandonné une pratique nombreuse et choisie. C'est un titre que je rappelle à votre honneur. (*Acclamations*).

Ensuite le Dr Koettlitz, président de la F. M. B., prend la parole en ces termes :

Discours de M. le Dr Koettlitz, président de la F. M. B.

Monsieur le Gouverneur,
Mesdames, Messieurs,
Messieurs les professeurs Fredericq et Snyers,
Monsieur le Chef de Service honoraire Beco,

Les organisateurs de la fête d'aujourd'hui ont voulu y associer la Fédération Médicale Belge en invitant son Président à y participer : c'est avec une joie profonde que j'ai accepté cet honneur dont je les remercie vivement.

Déjà, l'an passé, j'ai eu le plaisir de congratuler au nom de la F. M. B. une dizaine de nos Confrères Liégeois, tant de la ville que de la province, qui avaient victorieusement accompli leur 10^e lustre de vie médicale, de cette vie plus pleine de fatigues que de joies, et néanmoins si attirante.

Je me demandais alors, si l'air de cette vallée mosane ne contenait pas des vitamines spéciales, susceptibles d'entretenir cette singulière verdure de corps et d'esprit que l'on remarquait chez maint d'entr'eux.

Cette question, je suis tenté de me la poser à nouveau aujourd'hui, lorsque je vois les Unions professionnelles de cette province fêter encore trois de leurs membres qui, dans les chaires universitaires aussi bien que dans les services hospitaliers, ont été les initiateurs et les guides précieux de nos jeunes générations médicales.

Ce qu'ils ont fait dans ce domaine, les membres du Comité organisateur le diront mieux que je ne le puis faire. Mais, Président de ce faisceau puissant d'organismes professionnels qui réunit dans le pays plus des 4/5 du corps médical, je dois me réjouir surtout d'avoir vu ces maîtres, ne pas oublier l'indispensable solidarité qui les unit aux générations qu'ils ont aidé à former, et rester fidèles à leur Union.

La vie professionnelle, quelque âpre que soient les luttes qu'elle comporte, quelques divergences qu'elle amène nécessairement entre nos conceptions, détermine cependant des façons analogues de concevoir les problèmes de la vie médicale, un ensemble de règles communes de morale que résume notre Code de Déontologie, non formulé, mais cependant bien vivant.

Cette déontologie vivante, notre décalogue médical, reproduit chaque année dans notre guide professionnel, en résume la substance et je voudrais ici, en reprendre trois articles seulement.

L'un d'eux nous rappelle : Sois correct vis-à-vis des confrères : l'esprit confraternel est le meilleur antidote de l'envie et de la jalousie.

Un autre dit encore : Dans les questions qui intéressent toute la profession médicale, subordonne ton individualisme aux décisions de la collectivité.

Et le dernier, résumant tous les autres, dit : Plus le corps médical sera digne et uni, mieux la santé publique sera servie par lui : le public a intérêt à avoir un corps médical conscient de ses devoirs et de ses responsabilités.

Ces préceptes, dont nos anciens ont, par leur exemple, créé le texte, doivent nous guider dans une vie professionnelle de plus en plus complexe. Assurément, les trois jubilaires d'aujourd'hui ont connu l'époque où les intérêts communs de notre profession n'étaient pas aussi fermement dessinés; où, dirais-je, la tendance individualiste, si particulière au médecin, offrait moins de danger. La vie de nos Unions il y a vingt-cinq ans seulement, était moins active, les questions professionnelles y avaient un aspect plutôt académique, que reflète notre bulletin fédéral de cette époque. La multiplication des questions sociales a créé une atmosphère nouvelle, plus fiévreuse, plus turbulente et l'on aurait pu craindre que cette agitation grandissante n'incitât les anciens à se retirer sous la tente, pour y jouir d'un calme bien mérité.

Il n'en a rien été, Messieurs, et nos Confrères que l'on fête aujourd'hui sont restés en contact permanent avec ces milieux professionnels qu'ils aidèrent à créer et qu'ils aident encore de leurs conseils judicieux et de leur légitime influence.

La collaboration du corps professoral avec la masse des praticiens pour la défense des principes qui sont l'essence même de notre profession est une des conditions essentielles pour le succès de notre cause ici, comme dans le domaine national, la devise de notre pays s'avère une nécessité impérieuse.

C'est de l'avoir compris et pratiqué, Messieurs les Jubilaires, que je tiens surtout à vous remercier au nom de la Fédération Médicale Belge, en vous souhaitant du plus profond de mon cœur, des jours encore longs et heureux. (*Applaudissements prolongés*).

Après quelques paroles du D^r Leroy, président de l'U. M. L., le professeur Fredericq répond au nom des Jubilaires.

Discours du Professeur Baron Fredericq

Monsieur le Gouverneur,

Messieurs le Professeur Henrijean, le Docteur Koetlitz,
le Président de l'A. U. M. P. L.

Je dois au privilège de l'âge, d'avoir été désigné pour remercier au nom de mes deux confrères MM. Paul Snyers et Léon Beco et au mien, M. le docteur Bienfait du discours trop élogieux qu'il nous a adressé. Je dis trop élogieux, au moins en ce qui me concerne, car je ne puis accepter en toute sincérité, les fleurs dont il m'a couvert.

Il a fait, non pas mon portrait, mais le portrait du professeur idéal, du savant modèle, portrait bien éloigné de la réalité. Je ne me fais pas illusion sur mon mérite et je sens vivement que mon travail scientifique aurait pu être plus fécond, s'il avait été moins abstrait et si j'avais davantage gardé le contact avec la pratique médicale. Je me suis trop confiné dans le laboratoire, et n'ai pas assez vécu dans l'atmosphère de la clinique.

Je me le reproche aujourd'hui. Je veux citer un fait qui fera comprendre mes regrets.

J'avais, il y a 25 ans, au cours d'expériences de laboratoire, trouvé que si l'on provoque par faradisation, la fibrillation d'une oreillette du cœur chez le chien, et la suppression des pulsations, ce trouble fonctionnel envahit également l'autre oreillette, mais ne se propage pas, comme tel, aux ventricules. La fibrillation des oreillettes influence cependant le rythme ventriculaire, qui devient très fréquent et irrégulier. C'est ce que j'ai appelé le *rythme affolé des ventricules*. Mais c'était pour moi un simple *curiosum* n'offrant d'intérêt qu'au point de vue de la physiologie théorique du cœur.

Et cependant, j'avais réalisé sans m'en douter, un état morbide connu en

clinique, depuis des années, sous le nom de *pulsus irregularis perpetuus* et j'en avais trouvé la clé.

Malheureusement, j'ignorais l'existence de cette maladie. La liaison entre le *pulsus irregularis perpetuus* et la fibrillation des oreillettes a dû être retrouvée plusieurs années après par des cliniciens, qui, de leur côté, ignoraient le travail du physiologiste.

Je pourrais en ce qui me concerne, citer d'autres exemples, de l'inconvénient qu'il y a pour l'homme de laboratoire à négliger les enseignements de la clinique. Mais je ne veux pas abuser de votre patience d'attention.

Peut-être puis-je plaider ici les circonstances atténuantes et trouver jusqu'à un certain point, une excuse dans les conditions où j'ai fait mes études médicales. Vers 1870, j'ai suivi successivement les cours de deux professeurs de physiologie. Tous deux, médecins très occupés, arrivaient en voiture à l'Université et venaient, entre deux consultations, parfois entre deux accouchements — on était peu spécialisé à cette époque — lire ou débiter de mémoire, un cahier résumant, très bien d'ailleurs, la physiologie courante des manuels en vogue. D'expériences ou de travaux de laboratoire, il n'était guère question. La physiologie pour le professeur était un accessoire : la clinique absorbait tout.

A cette époque, le rêve du professeur de physiologie c'était de terminer sa carrière comme professeur de clinique médicale. De même, pour le professeur d'anatomie, le bâton de maréchal c'était la chaire de clinique chirurgicale.

C'est sans doute par réaction contre cette situation, que j'ai donné dans l'excès contraire et ai trop systématiquement négligé la clinique. Ici, bien entendu, je parle pour moi seul, car mes chers confrères, Snyers et Beco, nous donnent l'exemple d'une vie de dévouement, où la science et la pratique concourent au soulagement des souffrances humaines.

En ce qui me concerne, si c'était à recommencer, j'espère que je saurais éviter l'écueil. Car la clinique et le laboratoire ne peuvent pas rester deux domaines séparés. Leurs activités doivent se compénétrer mutuellement pour le plus grand bien de la science médicale et de l'humanité.

Ce serait enfoncer une porte ouverte que d'énumérer devant une assemblée de médecins aussi éminents, tous les grands progrès dont la médecine et la chirurgie sont redevables aux travaux de laboratoire et aussi tout le bénéfice que la physiologie, par exemple celle des centres nerveux encéphaliques, a retiré du travail des cliniciens.

Cette énumération, je ne la tenterai pas. Rassurez-vous. Je ne suis pas ici pour faire le professeur, mais simplement pour vous exprimer mes sentiments de gratitude.

Ce qui m'émeut surtout dans cette manifestation, c'est que la plupart d'entre vous ont été mes élèves. Il m'est doux de constater que vous ne semblez pas en avoir gardé un trop mauvais souvenir. Je suis particulièrement touché, mon cher Bienfait, que ce soit vous, un des anciens travailleurs de mon laboratoire, qui ayez pris l'initiative de cette belle manifestation et ayez porté la parole aujourd'hui pour nous fêter tous trois.

Du plus profond du cœur, je vous dis merci. Merci à tous. Merci pour mes deux confrères. Merci pour moi.

Une longue ovation est faite à l'orateur et les auditeurs quittent lentement la salle Académique pour se rendre au banquet où les jubilaires furent de nouveau congratulés en des toasts vibrants d'admiration et de respectueuse sympathie.

Le Banquet

Le Banquet, dont s'était occupé avec sa compétence habituelle le Dr DEMARET, eut lieu dans la grande salle de l'Hôtel Moderne ; le menu en était particulièrement soigné et les vins choisis avec soin.

Il comptait plus de cent couverts et la présence de nombreuses dames donnait à cette réunion un cachet familial.

Ce fut une fête charmante, pleine d'entrain et de bonne humeur ; les toasts partaient comme des fusées de tous les points de la salle.

Le Dr BIENFAIT, Président du Comité organisateur porta en termes vibrants un toast au Roi, à la Reine et à la Famille royale et le télégramme suivant fut envoyé à leurs Majestés :

Les médecins de l'Association des Unions médicales professionnelles de la Province de Liège affiliées à la Fédération médicale belge, réunis ce jour pour fêter le cinquantenaire professionnel de MM. le Baron Fredericq et le Dr Paul Snyers, professeurs honoraires à l'Université et de M. le Dr Léon Beco, chef de service honoraire de l'Assistance publique, adressent à Leurs Majestés l'assurance de leur respectueux attachement à leurs personnes et de leur fidélité à l'Unité belge.

Leurs Majestés ont répondu :

Le gracieux message que vous leur avez adressé au nom des Membres de l'Association des Unions professionnelles médicales réunis pour fêter le cinquantenaire professionnel de MM. le Baron Léon Fredericq, Paul Snyers et Léon Beco a particulièrement touché le Roi et la Reine. Leurs Majestés me chargent de vous le dire et de vous transmettre ainsi qu'à tous ceux dont vous vous êtes fait l'interprète, leurs sincères remerciements.

Chef du Cabinet du Roi.

Le Dr MAYER, rédacteur en chef de *Bruxelles Médical*, salue les jubilaires au nom de la Presse médicale à laquelle leurs travaux fournissent une ample matière, et comme un aliment aux besoins intellectuels des lecteurs.

Le professeur BROUHA, rédacteur en chef de *Liège Médical*, est heureux d'avoir l'occasion de féliciter les héros de la fête et de les remercier de l'aide qu'ils ont apportée à la création et à la vitalité de cette excellente publication.

Le Dr DELCHEF, Directeur du *Scalpel*, rappelle en un speech spirituel l'organisation du travail dans le laboratoire de Léon FREDERICQ et fait appel aux excellents souvenirs de ceux de ses confrères qui furent comme lui préparateurs ou simplement habitués à manier les appareils enregistreurs.

Le Dr LE JEUNE exalte les qualités du Dr Léon BECO, le « Patron » comme on l'appelait familièrement. Il rappelle combien on travaillait

joyeusement à l'Hôpital des Anglais, sous la direction d'un chef admiré, respecté et aimé, toujours prêt à donner des conseils, à aider dans l'examen des cas difficiles, à guider la main dans les opérations délicates de la spécialité.

Le D^r LIAGRE remercie, au nom de ses anciens élèves, M. le professeur SNYERS de ses bonnes leçons et rappelle les temps heureux où il travaillait sous sa direction éclairée.

M. le professeur Henri FREDERICQ, remercie le professeur SNYERS de la grande bienveillance qu'il a toujours témoignée pour l'œuvre des Convalescents, particulièrement chère aux futurs médecins.

M. l'avocat MALLIEUX, Echevin de la Ville de Liège, excuse l'absence de M. le Bourgmestre X. NEUJEAN, empêché, et dans une improvisation heureuse, dit les sentiments de sympathie et d'admiration du Collège et du Conseil communal pour les hommes de science et de dévouement que sont les médecins, il rappelle quelle fut leur aide puissante pour arriver à faire de la vieille ville de Liège, la Cité admirable d'aujourd'hui au point de vue de l'Hygiène, de la Prophylaxie et des soins éclairés donnés aux enfants, aux malades et aux vieillards.

C'est avec joie que la Ville de Liège s'associe à cette belle manifestation parce qu'elle y trouve l'occasion d'exprimer aux jubilaires en particulier et au Corps médical en général, les sentiments de reconnaissance de la population.

Le D^r LAMBINON, au nom de la Caisse de Prévoyance et Secours du Corps médical belge, adresse les vives félicitations de cette institution à Madame et M. Paul SNYERS.

Le professeur Paul SNYERS prend la parole pour dire combien il est sensible aux attentions du Comité organisateur et de tous les participants, c'est joie profonde pour lui de se retrouver parmi ses anciens élèves venus en si grand nombre et dont la présence lui rappelle de si heureux souvenirs.

Le D^r Léon BECO remercie à son tour ; il est profondément ému de l'amitié qu'on lui témoigne de toutes parts ; les félicitations si amicales du chirurgien Louis LINGER lui vont spécialement au cœur, tous deux ont fait leur longue carrière à l'Hôpital des Anglais et la fête d'aujourd'hui lui rappelle ainsi le temps si laborieux mais aussi si heureux de leur jeunesse.

Le D^r Michel WALLE en un style humoristique très goûté de l'assemblée porte un toast aux dames, il évoque leur grâce, la bonté de leur cœur, la douceur d'avoir une épouse dévouée qui bientôt pourra, grâce au féminisme, devenir une véritable collaboratrice.

Le professeur LONAY et le D^r KOETTLITZ disent quelques paroles aimables.

Enfin il est donné lecture de nombreux télégrammes de félicitations.

Liste des Souscripteurs

MM. le professeur Albert, les Drs Amand, Anten, Appeldoorn.

M. le Dr Bartholomé, MM. Toussaint Beco, Joseph Beco, M^{me} J. Beco, MM. les Drs Benoit, Bienfait, M^{me} Bienfait, MM. Beer, Drs Biquet, Bonmariage, Bous, Bovy, J. Brahy, J. Brahy, professeurs Breyre, Brouha, Drs Bruyers, Buckens, Buytaert.

MM. les Drs Cahay, Cambresier, Canter, Casters, Le Cercle Médical de Verviers, MM. les Drs Clavier, Closset, A. Closset, M^{lle} Chauvin, M. le Dr Collinet, M. et M^{me} Collin, MM. les Drs Coheur, Colson, Corin, Cornet, Counet, Ph. Courard.

MM. les Drs Dallemagne, le professeur Damas, les Drs David, Danthine, de Bast, M. L. de Beco, M^{me} de Beco, M. P. de Beco, M^{me} de Beco, M. de Beco (Rouvreur), MM. les Drs de Bie, de Blocq, Decharneux, Decock, de Falloise, M. l'Administrateur Dehalu, M., MM. les Drs d'Hoven, Defize, Delande, Delava E., Delava P., Delaive, de la Marc de Tiège, Delbovier, Delcomminette, le pharmacien Delbrasine, les Drs Delcourt, M^{me} Delcourt, MM. les Drs Deleixhe, de Leval, Delière, Delneuvillle, Delsemme B. H., Delrée, M^{me} Delrée, M. le professeur Delrez, MM. les Drs Delruelle, Delville, Demaret, de Munter, Depas, Derouaux, de Sagher, de Mélinne, le baron de Tiège, M. Destexhe, le Dr Devigne, M. A. Deville, MM. les professeurs de Winiwarter et Divry, les Drs Dirick, Donnay, Dossin, Dresse A.

MM. les Drs Erpicum, Fallas, Fanuel, les professeurs Fauconnier, J. Firket, le Dr Firket, M. Florkin, MM. les Drs Fortemps, Fontaine, les professeurs Fourmarier, X. Francotte, Henri Fredericq et madame, M. et M^{me} Walter Fredericq, MM. les Drs Simon Fredericq, Garot, Gardedieu, Genicot, Genot, Gilkinet, Gillain, Gobelers, Godenir, Godin, Goffin, M., Gordinne, Gravis, Grenade, Grenson, Guillaume, Guillemmin.

MM. le Dr Hallet, le professeur Halkin, les Drs Hansoul, Hardy, Haversin, Hault, Havart, Heckman, Henckaerts, le professeur Henri-jean, les Drs Herla, Herman, Herry, le professeur Hogge, les Drs Honoré, Hotton, M. et M^{me} Houdret, M. le Dr Hougardy, le professeur Heymans.

MM. les Drs Jâcob, Jacob, Jeanne J., Jonlet.

MM. les Drs Lambinon, Laoureux, La Grange, Lambotte, Lambrichts, Lamalle, M^{me} Lamalle, M. le Dr Lawalrée, M^{me} Lawalrée, MM. les Drs Leclercq, Ledent, Lecrenier, Lejeune, Alard, Lejeune, Le Jeune, Lenger L., Lenger R., Lande, Wallelenberg, L'Hoest, Liagre, Libert, Libon, Leroy A., M^{me} A. Leroy, Leroy S., Lombart, Lewuillon.

MM. les Drs Mahy, Mairlot, Maisier, Malaise J., M. et M^{me} Marcelle Beco, MM. les Drs Marique, Mathieu, Martin, Mattlet, Mayer, Mawet. Melin V., La Société Médico-chirurgicale, MM. les Drs Mercenier, Monisse, Monseur, M. Mullejans.

MM. Naveau P., Naveau M., Naveau F., les Drs Nicolas, Neuray, Nihoul, Nimal, Nizet, Nolens.

MM. les Drs Otte, Oury, Paquay, Parmentier, Peeters, M. Perkosky, MM. les Drs Petit C., Piette G., Pirson, le professeur Plumier, Putzeys, M. le Dr Pluymackers-Quaden.

MM. les Drs Rahier, Reiber, Reidemeister, le R. P. Renard, MM. les Drs P. Renard, A. Renard, P. Renard, M^{me} J. Renson, MM. les Drs Riga, Roersch, Romsée, le professeur Roskam.

MM. les Drs Schaltin, Schuind J., le professeurs Schoofs, les Dr, Schuermans, Serruys, Schwers, M^{me} Schwers, MM. les Drs Serresia, Siquet, Simonis, Snyers E., M. Sladden, les Drs Sonval, Steenebruggen, Spaes, Springel, Stouffs, Stroobants, M^{me} Streel.

MM. les Drs Techmenne, Terwagne, Thibert, Tholen, Tilman, Thirifays, Thiry, Thys.

MM. les Drs Van den Abeele, Van der Donck, Van der Maesen, Van der Wael, Van Goitsnoven, Van Pée, M. Van Zuylen, Verniory, Viatour, Vogelaer, Vriamont, Verlaine, Vaes, l'Union des Pharmaciens.

MM. les Drs Walle, M^{me} Walle, MM. les Drs Warnant, Watrin, Weeckers, Wibin, Willems, Willems, Wilkin, Wybauw.
